

Mon cher Directeur,

J'ai pour voisin de campagne un brave paysan, intelligent, honnête, sociable, franc comme l'or et grand chasseur. Ses chiens et les miens firent d'abord connaissance entre eux; puis vint le tour des maîtres, puis le tour des fusils. Si bien qu'un jour, ayant fait l'un et l'autre coup double sur une compagnie de perdrix, un de ces coups doubles qui ne font qu'une détonation, mon voisin me dit: «Il est juste que nos fusils s'entendent, puisque nous nous entendons si bien et que nos chiens s'entendent si bien également.»

Ce bon voisin s'appelle Joseph Mignot. C'est un homme de 35 à 40 ans, de haute taille, élancé et vigoureux; d'une physionomie ouverte, posée et réfléchie. Mais ce que vous aurez de la peine à croire, et ce qui n'est pas moins vrai, c'est un lettré; il n'est pas bibliophile, mais il aime les livres, et, sans se préoccuper de la bonne ou de la mauvaise édition, il les lit. Heureux homme, qui peut donner à la lecture tous les moments que ne réclament pas les travaux des champs et l'exercice de la chasse, et qui lit pour lui-même, sans arrière-pensée de produire! Vous voulez savoir de quels ouvrages se compose sa bibliothèque. En voici le catalogue, *Catalogo è questo*: il n'est pas long à parcourir: Racine, Corneille, Boileau, les fables de La Fontaine, Molière, *Télémaque*, les Lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné. Ajoutez quelques livres de grammaire, de géographie, d'histoire et de chasse. Pour Joseph Mignot, les satires et les épîtres de Boileau, que nous oserions à peine avouer que nous lisons aujourd'hui, ont tout le sel, le piquant qu'elles avaient pour les lettrés de Louis XIV. Je ne sais si mon ami Joseph Mignot a lu Lamaratine, V. Hugo, Alfred de Musset. Je ne crois pas que ces rêveries à grande envergure poétique aillent à cette âme primitive qui n'a point été passée à la détrempe du romantisme moderne. Joseph Mignot en est resté à l'âge d'or littéraire.

Ne vous étonnez pas si nos parties de chasse sont bien plus des promenades en compagnie de nos auteurs favoris que des excursions à la poursuite du gibier. Il y a d'abord une excellente raison pour qu'il en soit ainsi, c'est que le gibier n'abonde pas sur nos montagnes brûlées par le soleil. Aussi, un vers a plus tôt surgi d'un sujet de conversation qu'un lapin n'a sauté d'un fourré. Jamais je n'ai vu Mignot trébucher à la réplique quand je lui ai décoché un hémistiche de La Fontaine ou de Boileau. Un jour, déjeunant chez lui, dans son ermitage, et, je vous jure, de fort bon appétit, — l'air est vif sur le Luberon —:

Ma foi! vive Mignot et tout ce qu'il apprête!

m'écriai-je dans un élan d'enthousiasme gastronomique. Lui, sans broncher, me répliqua:

Les céveux cependant mé dessaient à la tête,  
Car Mignot, c'est tout dire, et, dans le monde entier,  
Zamais empoisonneur né sut mieux son métier.

Je venais justement de morigéner mon hôte sur des champignons, d'ailleurs excellents, qu'il ramasse lui-même dans ses bois de pins et qu'il mange avec une confiance vraiment inquiétante.

Qu'un académicien vous cite Boileau, c'est dans les habitudes de sa profession; il ne serait pas académicien sans cela. Mais un paysan natif de la commune du Cheval-Blanc, un habitant des lieux les plus agrestes et les plus sauvages, c'est ce qui ne s'est jamais vu avant Joseph Mignot. Ce sont pourtant ces lieux escarpés et solitaires qui ont contribué au développement du goût littéraire de cet excellent homme. S'il avait été à proximité d'un village, et, par conséquent, d'un cabaret, toute cette humeur poétique se fût évaporée en absinthe ou en fumée de tabac.

Un matin des vacances dernières, de grand matin, avant le jour, on frappe à la porte de ma chambre, je répons: Qui est là? lors, une voix bien connue:

— Viens, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille?  
Viens, reconnais la voix qui frappe ton oreille?  
— C'est vous même, seigneur! quel important besoin  
Vous a fait devancer l'aurore de si loin?

— *Voou á la fiero?* s'écria Mignot dans son charabia, qui est le mien: je vais à la foire! En en disant cela il ouvrit ma porte. Je venais voir, poursuivit-il, si vus n'auriez pas l'idée d'y venir avec moi. La *blanchouno* (jument blanche) et la charretton nous attendent là-bas sous la remise.

— Quelle foire?

— La foire de C... Je vais acheter quelques outils, un *débanäire* (dévidoir) pour *Guéride* (Marguerite), qui a brisé le sien, faire raccommoder la platine gauche de mon fusil qui m'a fait *crac* trois fois, et renouveler mes munitions. Venez, nous ferons nos affaires tout en flânant à travers la foire; nous irons déjeuner à la *Pomme d'Or*, chez le *Belhoste*; nous pourrons être ici avant midi.

— J'en suis, lui dis-je! Au bout de cinq minutes, nous étions en route: moi, assis sur un siège de paille, au milieu du chareton; lui, sur l'avant, les jambes pendantes et le fouet en main. Le soleil n'était pas levé encore.

— Je vous ai réveillé un peu matin, fit-il.

— Oui; mais avec des vers de Racine.

— C'est une belle pièce que cette *Iphigénie!* reprit-il. Ma foi! j'en dis autant de tous les chefs-d'œuvre de Racine. Mais comme cette fille est noble, touchante, chrétienne même dans l'acceptation de son sacrifice! Et il se mit à déclamer avec une émotion croissante et les larmes aux yeux:

Mon père,

Cessé dé vous troubler, vous n'été point trahi;  
Quand vous commandéré, vous séré-z-obéi.  
Ma vie est votre bîen, vous voulé la répréandro;  
Vos ordro sans détour pouvé sé faire entéandro.  
D'un œil aussi contéant, d'un cœur aussi soumis  
Qué j'assété (j'acceptais) l'époux qué vous m'aviez promis,  
Zé sauraï, s'il lé faut, vittime obéisséanto,  
Téandre au fer dé Calcas vuno tête einocéanto.

Si ce brave et digne Joseph Mignot, que j'aime de tout mon cœur et que je mets fort au-dessus dans mon estime d'une foule de mes *amis* parisiens, voyait de quelle manière j'essaie de traduire ici sa prononciation et son accent traînant!... mais il ne le verra pas... Eh bien! s'il le voyait, je le connais, il a de l'esprit; loin de s'en fâcher, il en rirait le premier.

Arrivés à C..., nous commençâmes notre tour de foire. Mais, à chaque pas, pressés, heurtés par une foule compacte, coudoyant des groupes où, tantôt l'un, tantôt l'autre, rencontrait une connaissance ou un ami, nous nous séparâmes bientôt. M. le maire, // 221 // le seul personnage pour lequel cette foule daignait ouvrir ses rangs, s'était emparé de moi et m'avait mené voir, non sans un sentiment d'orgueil, les pyramides de melons qui se dressaient sous les allées de platanes dans toute la longueur des cours Saint-Véran et des Pères-de-Saint-Jean. Il était évident que, sous le règne de ce digne magistrat, le soleil était doué d'une chaleur plus vivifiante, les canaux de la Durance portaient des sucres plus nourriciers, la rosée avait une influence plus bienfaisante pour faire croître, multiplier et mûrir le savoureux cucurbitacé, mon compatriote, qui tient son rang dans les illustrations du pays, entre César de Bus et Castil-Blaze. Il y avait ce jour-là 48,000 douzaines de melons sur place, dont la vente produisit une somme de 108,000 francs.

Tout à coup, le Mignot, dont je m'étais séparé depuis trois quarts d'heure, fend la presse, et d'un air effaré:

— *Lèou!* me dit-il, *dé libré!*

— Des livres? quels livres? vous voulez dire des livres du colportage?

— *Nanni!* *D'ancien libré, dé bon libré, venéz.*

Je le suivis à la place de la Couronne. Effectivement, en face de la croix du Père Bridayne, se tenait un marchand de vieux bouquins. Je trouvai là, d'abord, — écoutez bien, mon cher Directeur, car, vous aussi, vous avez la fibre bibliophile, — je trouvai là, à quinze centimes le volume, une édition à peu près inconnue jusqu'ici des *Lettres de Madame de Sévigné*, en trois volumes, de l'année 1728. Ce petit bijou, revêtu en maroquin rouge par les mains de Duru, figure aujourd'hui dans mes rayons, avec le *Theatre françois du sieur Corneille, auquel sont représentées les principales et meilleures piéces qu'il a faites*, 1652, relié de même et par le même, édition, cette fois, réellement *inconnue jusqu'ici*, que plusieurs jours

auparavant j'avais déterrée chez un de mes amis, qui l'avait reléguée parmi des *rebut*s dont il voulait se débarrasser. Enchanté de ma trouvaille de M<sup>me</sup> de Sévigné, j'abandonnai à mon compagnon le *Romant Comique*, de Scarron, édition de 1697, en deux volumes, un bon exemplaire de la bonne édition (1700) du *Discours sur l'Histoire universelle*, de Bossuet, et les poésies de Gresset, auxquelles on avait joint l'édition originale de la jolie comédie du *Méchant*, que j'avais payés à raison de vingt-cinq centimes le volume. Ce fut au même prix que j'achetai les ouvrages suivants, qui, sans être précieux, se rapportaient du moins à la nature de mes travaux. En voici les titres: 1° *Almanach Parisien* de l'année 1785, in-18; *la France littéraire ou les Beaux-Arts*, par l'abbé de la Roque, petit in-18, 1756; le premier volume dépareillé du *Journal musical* du docteur Burney, Gênes, 1809; et enfin deux autres volumes fort proprement recouverts de vieux maroquin: *l'État actuel de la musique du roi et des trois spectacles de Paris*, des années 1769 et 1773.

Vous ne vous imaginez pas, mon cher Directeur, tout ce que j'ai récolté de faits intéressants dans ces petits bouquins, dans la *France littéraire* qui me paraît être un des premiers essais de bibliographie portative qui aient été tentés en France, et dans cet *Almanach Parisien*, que tant d'autres auraient dédaigné. Le premier de ces deux ouvrages m'a fourni quatre ou cinq noms de musiciens ou d'écrivains comtadins sur la musique qui ont échappé à notre Plutarque vaclusien, le savant docteur Barjavel. Ma prochaine lettre vous dira ce que l'*Almanach Parisien* et le volume de Burney m'ont appris sur l'origine et le but d'une institution que je croyais connaître, dont j'avais parlé plusieurs fois dans mes feuilletons, et sur laquelle je n'avais, à vrai dire, que des renseignements incomplets. Dans les lettres suivantes, je vous raconterai quelques anecdotes amusantes que j'ai puisées dans *l'État actuel de la musique du Roi* de 1769 et 1773, anecdotes dont j'ai pu constater l'authenticité à l'aide de quelques autres ouvrages.

Vous voyez, mon cher Directeur, que mon ami Joseph Mignot ne se trompait pas lorsqu'il me disait, dans son jargon parfois incongru, que j'avais fait *une bonne foire*; à quoi je répondais, dans notre argot parisien, qu'un bibliophile habitant le pays des melons ne court pas risque de demeurer *fruit sec*. Au surplus, voici le chiffre de mes diverses emplettes:

1° Édition rarissime de M <sup>me</sup> de Sévigné, de 1728, 3 volumes .....	» fr. 45 c.
2° <i>Le Romant comique</i> , <i>Discours sur l'Histoire universelle</i> , Gresset, 4 volumes .....	1 »
3° Premier tome (dépareillé) du voyage musical du docteur Burney, <i>la France littéraire</i> , <i>l'Almanach Parisien</i> de 1785, <i>État actuel de la musique du roi</i> , 5 volumes .....	1 25
Total .....	2 fr. 70 c.

*LE MÉNESTREL*, 8 juin 1862, pp. 220–221.

Avec ce n° 3 seul, je vais remplir quatre lettres consécutives. Vous verrez que je vous en donnerai au moins pour *mon* argent.

*LE MÉNESTREL*, 8 juin 1862, pp. 220–221.

Journal Title:	LE MÉNESTREL
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	dimanche
Calendar Date:	8 JUIN 1862
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	28
Year:	29 <sup>e</sup> ANNÉE
Pagination:	220 à 221
Title of Article:	LETTRES D'UN BIBLIOPHILE MUSICIEN AU DIRECTEUR DU <i>MÉNESTREL</i>
Subtitle of Article:	VIII. MON VOISIN MIGNOT OU LES BOUQUINS DE LA FOIRE DE C***
Signature:	J. D'ORTIGUE.
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue
Layout:	Internal main text
Cross-reference:	None